

Ulysse de Benjamin Fondane : une rencontre entre personnification littéraire et pensée conceptuelle

Benjamin Fondane est ce poète révolté qui, soucieux d'arracher l'expérience poétique à l'emprise d'un ordre rationnel auquel elle est étrangère, descendit lui-même dans l'arène philosophique afin de « provoquer le minotaure *chez lui*¹ ». Ses essais philosophiques sont des écrits de combat attaquant sans relâche la prétention des divers systèmes philosophiques à dissoudre dans leurs imposantes démonstrations le conflit au sein de l'être, cette déchirure — que la poésie permet d'exprimer — entre le vécu et la pensée. Or de cette lutte acharnée, il ressortit au final une œuvre philosophique tout aussi riche et impressionnante que l'œuvre poétique. Bien plus, les deux œuvres ne peuvent tout simplement pas être séparées l'une de l'autre. Le poète, harassé sans relâche, sur son propre terrain, par les contraintes de la raison, contraintes auxquelles la plus petite réussite en poésie doit être arrachée de haute lutte, se fait philosophe pour envahir le domaine propre de la raison et pour la harceler à son tour. Ainsi les deux œuvres sont le théâtre d'un seul et même conflit, un conflit entre la raison qui déclare avoir réponse à tout et une expérience vécue qui assure ne rien trouver dans les réponses fournies par la raison qui puisse la satisfaire et mettre fin à son malaise. C'est donc la trame conceptuelle, le thème du conflit en question qui permet, semble-t-il, de lier ensemble l'œuvre poétique et les écrits philosophiques, et ce thème est la révolte contre l'absolutisme de la raison. Or nous montrerons que le thème opérant chez Fondane la liaison du poétique et du philosophique n'est pas seulement une pensée conceptuelle, mais qu'il s'incarne dans un personnage, un personnage qui, fictif ou non, n'en demeure pas moins une personne individuelle et concrète, un être singulier faisant face à l'Histoire, une figure.

Nous parlons ici de la figure d'Ulysse. Si l'importance majeure de cette figure pour la compréhension de l'œuvre de Fondane fut maintes fois soulignée, il s'agit maintenant de la replacer au sein de la tension — constitutive de l'œuvre en question — entre création littéraire et théorie philosophique. À travers une lecture philosophique du poème *Ulysse* de Fondane et une analyse de ce qu'il nomme, dans *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, « l'Esthétique d'Ulysse », nous montrerons que la figure d'Ulysse, en tant que rencontre entre personnification littéraire et pensée conceptuelle, occupe dans les écrits du poète philosophe une position privilégiée à partir de laquelle le volet poétique et philosophique de l'œuvre se rencontrent.

La figure d'Ulysse comme personnification littéraire d'une pensée philosophique :

L'ultime décision philosophique, selon Léon Chestov, le maître à penser de Fondane, consiste à choisir entre Athènes et Jérusalem. Ou bien les vérités éternelles et nécessaires héritées de la pensée grecque et ayant mené à la philosophie moderne, mais demeurées muettes et indifférentes face au Mal dans le monde, ou bien la foi des prophètes, arbitraire et imprévisible, infondée et irrationnelle, mais qui est la seule, selon ceux-ci, à conduire au bien. L'opposition entre la raison et la foi, entre les prophètes et les philosophes, entre la totalité close de la métaphysique et la transcendance ouverte de

¹ Fondane, Benjamin, Rencontres avec Léon Chestov, in Salazar-Ferrer, Olivier, *Benjamin Fondane*, coll: « Les Roumains de Paris », Oxus, Paris, 2004, p.61.

l'infini, bref entre l'origine grecque et l'origine judéo-chrétienne de la pensée occidentale, voilà un problème qui traverse toute l'histoire des idées au XX^e siècle.

Ce problème, Fondane l'illustre de manière frappante dans un poème qu'il écrit en 1933 mais qu'il retravaille ensuite tout au long des années 1930. Le poème en question s'intitule Ulysse. Comme chacun sait, Ulysse est grec. Il est même une figure fondatrice de la culture grecque. Or Fondane, nous plongeant en plein cœur du conflit opposant Athènes à Jérusalem, écrit dans son poème : « Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse ² » *Ulysse* de Benjamin Fondane est un poème narratif racontant les pérégrinations d'un émigrant juif à travers l'Europe. Le décentrement de l'émigrant, le fait qu'il ne gravite autour d'aucun lieu fixe, d'aucune patrie, est un élément qui revient constamment dans le poème : « Nous ne parlons aucune langue / nous ne sommes d'aucun pays / notre terre c'est ce qui tangué / notre havre c'est le roulis ³ ». L'Ulysse de l'*Odyssee*, bien qu'il soit un voyageur errant, ne ressent point l'absence de patrie ici décrite par Fondane. Dans chacune de ses aventures, le héros homérique est guidé par une seule idée : regagner Ithaque. Or, chez Fondane, ce désir de patrie qui fait se mouvoir la figure d'Ulysse dans l'*Odyssee* est attaqué à la source. Ithaque, dans le poème de Fondane, devient une simple « île déjà vue ; ni mère ; ni nourrice...⁴ ». Le voyage moins le retour, l'aventure moins le but, la mer moins la terre ferme, voilà ce qui demeure d'Ulysse après qu'il ait perdu le sens de l'origine, après qu'il soit devenu celui pour qui la terre « c'est ce qui tangué », celui, donc, pour qui la terre ferme n'existe plus : « Je largue les amarres qui me tiennent lié à la terre / l'arc en ciel qui m'attache à tous les autres hommes / les bandages qui cousent ma plaie aux autres plaies⁵ ». En s'arrachant à la terre dont le souvenir, dans l'*Odyssee*, détermine chacun des contacts du héros avec le monde extérieur, l'Ulysse de Fondane s'arrache en même temps à ce monde et à la communauté des êtres humains qu'il présuppose : « Le monde est fini, le voyage commence ⁶ ».

Mais le texte du poème, comme nous l'avons vu, stipule clairement que l'Ulysse de Fondane est juif. Il a donc une patrie, à savoir Jérusalem. Entre Athènes et Jérusalem, Fondane choisit la seconde, ou, plutôt, il crée une figure syncrétique, celle de l'Ulysse juif, au sein de laquelle est sans cesse rejoué le passage d'une patrie à l'autre. Mais ce choix ne vient pas avec la rassurante conscience qui habite le héros de l'*Odyssee*, celle du caractère immuable de sa patrie d'origine. À l'éternelle stabilité de l'île d'Ithaque, qui est pareille au retour d'Ulysse qu'à son départ, Jérusalem ne peut opposer que l'insécurité permanente du peuple juif. Pour Fondane, la souffrance du voyageur pour qui la terre ferme n'existe plus, de l'émigrant pour qui l'espoir du retour s'est estompé, est indissociable de la souffrance historique des juifs :

[C]ette histoire (que de fois répétée) / d'exode de vieillards fuyant avec leur thora / leurs ébredons et les enfants à la tétée / que de fois faudra-t-il que la mer Rouge s'ouvre / que nous criions vers toi du fond de notre gouffre / la sortie de l'Égypte n'était-elle qu'une figure / de cette fuite éperdue le long de l'histoire future / et

² Fondane, Benjamin, « Ulysse », in *Le mal des fantômes*, coll « Non lieu » : Verdier, 2006, p.20.

³ Ibid., p.36.

⁴ Ibid., p.64.

⁵ Ibid., p.47.

⁶ Ibid., p.46.

Jérusalem n'était-elle que symbole et que Fable / de ce havre qu'on cherche et qui est introuvable ⁷

Échanger le monde grec contre le monde juif, Athènes contre Jérusalem, ne revient donc pas à échanger la terre ferme de l'une contre celle de l'autre, mais plutôt, à échanger la notion même de terre ferme contre son contraire, c'est-à-dire l'exil ininterrompu de celui pour qui la terre « c'est ce qui tange », puisque jamais la sécurité ne lui sera garantie. Fondane, qui était lui-même juif et qui a retravaillé son poème tout au long de la guerre et jusqu'à sa mort, en 1944, à Auschwitz, sait très bien de quoi il parle lorsqu'il écrit sur l'errance et l'insécurité des juifs. Par conséquent, l'aspect historique et politique de son poème ne doit pas être négligé. Toutefois, il ne faut pas pour autant oublier que le problème abordé dans le poème est existentiel, c'est-à-dire qu'il se situe en deçà, ou au-delà de l'histoire, dans des régions où la vie historique, avec ses misérables dictateurs et ses pathétiques empires, ne paraît pas plus réelle que ne paraissaient à Platon les ombres sur le mur de sa caverne :

Des émigrants sans passeport / de nul peuple, d'aucun pays / chacun parlant une autre langue / la langue de sa petite vie obscure [...] Et j'étais parmi eux parlant ma propre langue / que je ne comprenais plus, ah! / Et j'avais craignant qu'on m'oubliât et je criais / de peur, de faim, d'angoisse [...] Cela faisait un bruit de crécelle éraillée / aigre filet de musique / un plainte cassée qui traversait l'histoire / qui roulait, qui roulait, roulait hors de l'histoire / Hors de l'histoire... oui!⁸

L'exil permanent qui frappe Ulysse s'étant détourné de son origine grecque pour embrasser Jérusalem prend ici un caractère double : il est à la fois géographique et existentiel. L'exilé de toute patrie, pour qui la terre « c'est ce qui tange », est aussi un exilé de l'histoire, pour qui la vie, c'est ce qui échappe à l'histoire. Monique Jutrin écrit, à ce sujet :

La pensée existentielle commence là où se termine la pensée rationnelle, au lieu où surgit le désespoir devant le Mal, qui ne doit pas être accepté comme une nécessité. Pour Chestov, la pensée existentielle a ses sources dans la Bible, dans la foi d'Abraham, dans les cris de Job. Sans être « croyant » ni pratiquant, Chestov exige un Dieu créateur et tout-puissant. De même, le judaïsme de Fondane n'est ni une pratique ni une observance : c'est une exigence spirituelle, une force d'« irrésignation ».⁹

Fondane, tout comme son maître à penser Léon Chestov, oppose son exigence spirituelle à la nécessité aveugle célébrée par la raison et dominant l'histoire. Cet en deçà ou cet au-delà de l'histoire est cette Jérusalem symbolique en laquelle il serait possible de retrouver la vie confisquée par la nécessité aveugle et inhumaine de la raison. Refuser l'héritage grec, pour l'Ulysse de Fondane, revient à refuser l'histoire en tant qu'accumulation de défaites infligées à l'espoir par le principe de réalité. Le passage du poème faisant référence à

⁷ Ibid., p.33.

⁸ Ibid., p.52.

⁹ Jutrin, Monique, « Benjamin Fondane, philosophe et écrivain. (Jassy (Roumanie), 14 novembre 1898 – Auschwitz, 2 ou 3 octobre 1944) », Archives Juives, 2006/2 (Vol. 39), p. 126.

l'épisode des sirènes dans *l'Odyssée* est un bon exemple de ce refus de l'histoire et du principe de réalité qui la domine :

« Ulysse, il nous faudra nous quitter ; la terre cesse... / Les rats, depuis longtemps, nous ont rongé les cordes / et les mouettes picorées la cire de nos oreilles / Liés par nous-mêmes, c'est trop! / Veux-tu que l'on se jette à la mer – librement? / J'ai hâte d'écouter la chanson qui tue! »

Si pour le héros homérique, le chant des sirènes est une chanson qui tue, une chanson dont il doit se préserver en s'attachant au mat de son navire et en bouchant les oreilles de ses rameurs avec de la cire, c'est parce qu'aller vers les sirènes impliquerait de perdre la raison et de ne jamais pouvoir regagner Ithaque. Mais pour Fondane, ce que la raison considère comme source de mort est le seul refuge de la vie refoulée par l'histoire et sa terrible nécessité. Chez Fondane, c'est la raison qui tue, tandis que le fait de se jeter à la mer, renonçant pour de bon à la terre ferme de la patrie grecque et de ses vérités rationnelles, est seul garant de la vie.

Profondément moral, ce refus du principe de réalité ne se satisfait pas de la position confortable de celui qui se tient hors de l'action. Bien au contraire, il se tient ferme devant l'histoire pour en dénoncer l'horreur, au nom d'une force refoulée par l'histoire. Cette force est la foi héritée de Jérusalem, la foi qui, irrationnelle et démesurée, ne se tient pas moins du côté de l'espoir, de « l'irrésignation », tandis que la raison, elle, ne produit que malheur et désespérance. Parce qu'elle enseigne, selon le mot d'Aristote, que la nécessité ne se laisse pas persuader, et qu'il faut par conséquent s'y soumettre, la raison est pour Chestov et Fondane la source de toute résignation. C'est pourquoi l'irrésignation, ici, ne peut être que du côté de la foi, cette force spirituelle qui refuse d'entrer dans le jeu — perdu d'avance pour l'être humain — des vérités éternelles et nécessaires de la raison. Dans *Athènes et Jérusalem*, Chestov écrit :

Aristote, nous le voyons, se sent blessé et offensé par la nécessité inéluctable. Mais il sait fermement, comme il l'ajoute aussitôt lui-même, que : « la nécessité ne se laisse pas convaincre », et puisqu'elle ne se laisse pas convaincre et est invincible, il faut donc s'y soumettre, que ce soit offensant, que ce soit dur ou non.¹⁰

Qui accepte de considérer la nécessité d'Aristote finira assurément par l'ériger en principe éternel et absolu. Les lois de la nature, contingentes lorsqu'elles sont considérées du point de vue de la puissance infinie du Dieu de Jérusalem, deviennent éternelles et immuables lorsqu'elles sont considérées du point de vue de la raison grecque. Si cette absolutisation des lois naturelles découvertes par la raison est dénoncée par Chestov et Fondane, c'est parce qu'elle mène tout droit, selon eux, à la théodicée, c'est-à-dire à la thèse philosophique selon laquelle le mal, en tant qu'il relève de la nécessité, peut et doit être justifié. Tandis que l'exigence spirituelle d'irrésignation devant le cours des choses, elle, préserve l'espoir d'une vie d'où le mal aurait disparu. Ainsi Fondane écrit, dans *Ulysse*: « Et le Dieu existe-t-il, le Dieu / d'Isaïe, qui essuiera toute larme des yeux / et qui vaincra la mort / quand les

¹⁰ Chestov, Léon, *Athènes et Jérusalem*, traduction de Boris de Schloezer, Le bruit du temps, 2011, p.78-79.

premières choses seront évanouies ?¹¹ ». Le Dieu d'Isaïe, c'est-à-dire le Dieu des prophètes, à propos desquels Spinoza affirme, dans son *Traité théologico-politique*, qu'ils ne se sont pas adressés aux hommes avec le langage de la raison. Ce Dieu, donc, précisément parce qu'il ne parle pas le langage de la raison, est seul à pouvoir vaincre la mort, c'est-à-dire la nécessité qui ne se laisse pas convaincre, tout comme il est seul à pouvoir faire s'évanouir les premières choses, c'est-à-dire les vérités premières et éternelles découvertes par la raison. Si l'existence de ce Dieu capable de mettre un terme au règne sans partage des vérités naturelles, dans l'extrait que nous venons de citer, est posé sous la forme d'une interrogation, c'est parce qu'il ne peut pas prouver son existence, la foi à laquelle nous invite les prophètes étant précisément ce qui se soustrait à la nécessité de la preuve, ce qui ne demande pas à être fondé rationnellement. Le geste d'Ulysse renonçant à ses origines grecques pour se tourner vers Jérusalem est donc moins une démonstration de la vérité du message des prophètes qu'un refus, à partir d'une position indémontrable, de la théodicée à laquelle conduisent les vérités naturelles découvertes par la raison. Dans « L'exode de Benjamin Fondane et l'attestation existentielle », Olivier Salazar-Ferrer écrit :

Il est important de rappeler que [Fondane] interprète philosophiquement la montée du nazisme comme une conséquence de l'excroissance monstrueuse de la Raison désacralisante. La Seconde Guerre mondiale, l'entrée des Allemands dans Paris et l'exode des populations françaises s'inscrivent dans la dénonciation de la philosophie de l'Histoire de Hegel: à la légitimation du sacrifice des individus au bénéfice de l'Esprit hégélien en quête de la réconciliation universelle, Fondane oppose l'interrogation métaphysique de l'individu en exil au sein d'une Histoire sacrée.¹²

Après avoir suivi Fondane dans les régions existentielles situées en-deçà ou au-delà de l'histoire, nous voilà revenus en plein cœur du drame historique dont il fut l'une des nombreuses victimes. L'exil existentiel au sein d'une histoire sacrée, c'est-à-dire le refus de la théodicée rationnelle qui transforme le mal historique, humain et contingent, en nécessité immuable, rejoint ici l'exil physique des juifs déportés par les nazis, victimes d'une histoire mondiale gouvernée par la seule raison. L'absence de terre ferme sous les pieds de qui se détourne d'Athènes pour embrasser Jérusalem est aussi l'absence de sécurité du peuple sur lequel s'est abattue la rage meurtrière des héritiers d'Athènes. Aristote l'a montré : qui s'oppose à la nécessité sera assurément défait. Et Fondane fut défait. Mais l'exil qu'entraîne le refus d'Athènes, cette condition d'émigrant intégral qui frappe celui qui se dresse contre l'histoire, est garant d'une révolte qu'aucune mort ne pourra jamais vaincre : « Émigrants, diamants de la terre, sel sauvage / je suis de votre race / j'emporte comme vous ma vie dans ma valise, je mange comme vous le pain de mon angoisse, je ne demande plus quel est le sens du monde, je pose mon poing dur sur la table du monde / je suis de ceux qui n'ont rien, qui veulent tout / je ne saurai jamais me résigner/¹³ ».

¹¹ Fondane, Benjamin, « Ulysse », in *Le mal des fantômes*, coll « Non lieu » :Verdier, 2006, p.19.

¹² Salazar-Ferrer, Olivier, « L'exode de Benjamin Fondane et l'attestation existentielle », in *Acta Iassyensia Comparationis*, 2005, p.6-7.

¹³ Fondane, Benjamin, « Ulysse », in *Le mal des fantômes*, coll « Non lieu » :Verdier, 2006, p.35.

La figure d'Ulysse comme pensée du littéraire :

Comme le montre Monique Jutrin dans *Benjamin Fondane ou le périple d'Ulysse*, la figure d'Ulysse, chez Fondane, ne cristallise pas seulement le passage mouvementé de la raison grecque à la pensée existentielle héritée des prophètes de la bible : elle n'est pas que la personnification littéraire d'une théorie philosophique. En effet, elle est aussi pensée du littéraire, réflexion sur la poésie :

C'est dans son essai sur Baudelaire que Fondane formule ce qu'il nomme « l'esthétique d'Ulysse ». Autour de la figure d'Ulysse, qui l'obsède depuis longtemps, se cristallise un art poétique. L'esthétique d'Ulysse combine celle du « risque poétique » avec celle du « métier acquis ». Elle comporte deux pôles entre lesquels le navigateur semble devoir louvoyer.¹⁴

La figure d'Ulysse, pour Fondane, conduit au cœur d'une tension essentielle à toute poésie, tension entre, d'une part, la maîtrise rationnelle du langage par la technique littéraire, et d'autre part, l'abandon de l'esprit au saut dans l'inconnu rendu possible par la poésie. Encore une fois, c'est l'épisode des sirènes qui nous permettra d'illustrer la fonction qu'occupe ici la figure d'Ulysse. Dans *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Fondane écrit : « Tout voyage vers l'inconnu suppose la précaution prise d'une bonne quantité de cordes et d'une ample provision de cire pour le cas où, qui sait, on viendrait vraiment à rencontrer cet inconnu ¹⁵ ». Le poète, à l'instar du navigateur, est donc un être téméraire et tenté par le risque, par l'inconnu, par ce qui se dérobe aux évidences rassurantes de la pensée rationnelle. Mais le poète est aussi celui qui s'attache au mat de son navire, s'armant d'une technique lui octroyant la maîtrise rationnelle des forces de l'inconnu, en lui permettant d'en jouir sans être consumées par elles. La poésie qui absolutise la technique littéraire en tant que telle, oubliant de s'exposer au péril — poésie dont le représentant ultime, pour Fondane, est Mallarmé — n'est qu'une autre manifestation de la vaine prétention de la raison à la totalisation du réel et à la pacification de l'existence. À l'opposé, le poète qui, comme Baudelaire, est toujours sur le point de se jeter à la mer pour aller rejoindre les sirènes, s'expose de si près au péril que son entreprise ne saurait être qu'un échec. Or il s'agit d'un échec ayant une plus grande valeur, aux yeux de Fondane, que toutes les réussites tranquillement tolérées par le règne de la raison. Ces réussites, par lesquelles est consacrée la technique littéraire autonome qui, à l'instar de la raison autonome, prétend substituer à Dieu la maîtrise rationnelle du monde, constituent l'Art en tant qu'institution laïque située dans la lignée directe d'Athènes.

Fondane n'est pas seul à en voir dans la ruse employée par Ulysse pour se prémunir des sirènes une préfiguration de cette neutralisation du « risque poétique » par le « métier acquis », par la technique prétendant à la maîtrise de l'inconnu. Dans *Dialectique de la raison*, écrit en 1943, Adorno et Horkheimer proposent une analyse semblable de l'épisode des sirènes :

Les liens au moyen desquels il s'est irrévocablement enchaîné à la pratique, tiennent en même temps les sirènes à l'écart de la pratique : leur charme est

¹⁴ Jutrin, Monique, *Benjamin Fondane ou le périple d'Ulysse*, Librairie A.-G. Nizet, Paris, 1989, p.80.

¹⁵ Fondane, Benjamin, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, in *Benjamin Fondane ou le périple d'Ulysse*, Jutrin, Monique, Librairie A.-G. Nizet, Paris, 1989, p.80.

neutralisé et devient simple objet de la contemplation, devient art. Auditeur passif, le ligoté écoute un concert comme le feront plus tard les auditeurs dans la salle de concert, et son ardente imploration s'évanouit déjà comme les applaudissements.¹⁶

La poésie devenue « simple objet de contemplation », toute prête à servir de divertissement aux bourgeois confortablement assis dans la salle de concert, est ce qui advient lorsque les précautions prises par Ulysse l'emportent sur le risque auquel l'expose son voyage en des eaux inconnus. Ce risque, au nom duquel Fondane persiste malgré tout à écrire de la poésie, est ce que le poète affronte lorsqu'il parvient au-delà des artifices de la forme pure, c'est-à-dire au-delà de l'ordre rationnel au sein duquel se déploie la technique littéraire dépouillée du vivant. Comme le note Olivier Salazar-Ferrer, l'art selon Fondane est donc déchiré entre deux positions :

D'une part, il [l'art] produit des leurre culturels, surtout lorsqu'il produit ses œuvres selon des règles idéologiques, morales, ou esthétiques. La création poétique n'est, de ce point de vue, qu'une tentative ratée d'évasion du réel [...] Mais d'autre part, l'artiste peut inverser cette fonction d'illusion pour dévoiler le véritable réel centré sur les puissances vitales et sacrées de l'affectivité.¹⁷

La pureté de la forme littéraire, par laquelle le poète oppose une résistance toujours brisée au débordement en lui du réel, ne doit pas être confondue avec la poésie elle-même, dont la fonction est de dévoiler le réel répudié par la forme. Celui qui, comme l'Ulysse de Fondane, regarde les rats ronger la corde le protégeant du « risque poétique », celui qui sait pertinemment que ses efforts désespérés sur le plan du « métier acquis », ses efforts pour nouer et renouer sans cesse la corde, n'apaiseront jamais sa soif d'écouter la chanson qui tue, celui-là seul parvient à « dévoiler le véritable réel centré sur les puissances vitales et sacrées de l'affectivité ». Et l'expérience affective ainsi dévoilée n'est rien d'autre que cette expérience existentielle de l'individu en marge de l'Histoire qui, comme nous l'avons vu, contient la force d'irrésignation en vertu de laquelle l'éternité du mal peut être mise en question. Cette critique de la technique littéraire autonome et de la pureté formelle au nom du risque poétique et du saut dans l'inconnu, qui inscrit la pensée de Fondane au cœur des débats sur l'art moderne ayant cours à son époque, est la démonstration que l'actualisation par celui-ci de la figure d'Ulysse n'est pas seulement une de ses plus puissantes intuitions philosophiques, mais qu'elle concentre aussi en elle toute l'originalité et la radicalité de la conception de la poésie qu'il défend.

La rencontre décisive, dans l'œuvre de Fondane, entre personnification littéraire et pensée conceptuelle, voilà ce à quoi nous donne accès l'étude de la figure d'Ulysse tel que mise en scène dans la poésie et les écrits philosophiques du poète essayiste. Alors que son poème, à partir de la figure d'Ulysse envisagée comme personne individuelle et concrète, touche au cœur même du conflit philosophique le plus déchirant du siècle, sa réflexion théorique et abstraite sur la poésie, elle, trouve sa plus haute expression dans la même figure envisagée comme véhicule littéraire d'une pensée conceptuelle.

16 Adorno, Theodor, Horkheimer, Max, *La dialectique de la Raison*, « Le concept d'*Aufklärung* », Éditions Gallimard, coll: Tel, 1974, p. 49-50.

17 Salazar-Ferrer, Olivier, *Benjamin Fondane*, coll : « Les Roumains de Paris », OXUS, Paris, 2004, p.206-207.

